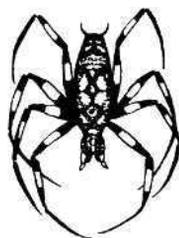






HISTOIRES  
DE CIMETIÈRES



BORIS AKOUNINE  
GRIGORI TCHKHARTICHVILI

HISTOIRES  
DE CIMETIÈRES

1999-2004

*Traduit du russe par Paul Lequesne*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Le texte « Shigumo » a paru en 2010 dans le recueil *Le Chapelet de jade* publié par les Presses de la Cité dans une traduction d'Odette Chevalot ; ce recueil a été repris par Points en 2013.

Les photographies sont de l'auteur.  
Dessins : Tatiana Nikitina

Titre original : *Kladbichtchenskie istorii*

Copyright © B. Akunin, 2004  
pour l'édition originale.

© 2014, Les Éditions Noir sur Blanc, CH-1003 Lausanne  
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-88250-335-0

## ÉCLAIRCISSEMENTS

J'ai mis longtemps à écrire ce livre, à raison d'un ou deux morceaux par an. Le sujet ne se prête guère à la hâte, et puis j'avais le sentiment que ce n'était pas là seulement un livre, mais une sorte de chemin qu'il me fallait parcourir, et qu'il n'était pas bon d'y gambader en sautillant : je risquais dans ma course de rater un tournant et de m'égarer. Je sentais parfois qu'il était temps de m'arrêter, et d'attendre le prochain signal m'invitant à poursuivre.

Ce chemin s'est révélé long de cinq années entières. Amorcé au mur d'un vieux cimetière moscovite, il m'a entraîné très très loin. Dans l'intervalle, bien des choses ont changé, « et moi-même, soumis à la commune loi, je me suis transformé<sup>1</sup> », me dédoublant en Grigori Tchkhartchvili, raisonneur professionnel, et Boris Akounine, animateur et amuseur public, si bien que nous fûmes deux à achever d'écrire ce livre : le premier occupé à la partie « essai », le second à la partie « fiction ». J'ai appris également que j'étais un *taphophile*, un « amateur de cimetières » – il se trouve qu'il existe sur terre des adeptes de ce hobby exotique (qui chez certains tourne à la manie). Mais on ne peut me qualifier de ce terme que

1. Citation d'un poème de Pouchkine : « De nouveau j'ai visité... » (paru en 1837). (*Note du traducteur.*)

par convention : je n'ai jamais collectionné de cimetières ni de tombes, ce qui me captivait, c'était le Mystère du Temps passé : où passait-il justement, ce Temps, et que devenaient les gens dont il était peuplé.

Savez-vous ce que je trouve de plus intrigant chez les habitants de Moscou, de Londres, de Paris, d'Amsterdam, et à plus forte raison de Rome ou de Jérusalem ? C'est que la majorité d'entre eux sont morts. On ne saurait en dire de même des New-Yorkais ou des Tokyoïtes, car les villes dans lesquelles ils vivent sont encore trop jeunes.

Si l'on se représente les habitants d'une cité vraiment ancienne au cours de toute son histoire comme une seule immense foule et qu'on observe cet océan de têtes, on s'aperçoit vite que les orbites vides et les crânes blanchis par le temps prédominent sur les visages encore vêtus de chair. Les citadins vivent avec le passé, de toutes parts entourés de morts.

Non, je ne considère nullement les vieilles mégapoles comme des villes fantômes. Elles sont bien vivantes, pleines d'agitation, crépitantes d'énergie. Il s'agit d'autre chose.

Depuis quelque temps, j'ai le sentiment que les gens qui vivaient avant nous n'ont point du tout disparu. Ils sont restés là où ils étaient, simplement nous coexistons avec eux dans des dimensions temporelles différentes. Nous marchons par les mêmes rues, invisibles les uns aux autres. Nous passons à travers eux, mais derrière les façades de verre des bâtiments à la nouvelle mode, je distingue les contours des maisons qui naguère se dressaient là : frontons classiques et naïfs belvédères, orgueilleux portails de fer forgé et barrières basculantes rayées de blanc et rouge.

Toute chose qui a été un jour et tout être qui un jour a vécu demeurent à jamais.

Ne vous est-il arrivé quelquefois d'apercevoir, dans la foule dense des rues Kouznetski Most ou Nikolskaïa, une silhouette surgie on ne sait d'où et aussitôt évanouie, arborant chapeau à la Wellington et manteau Almaviva ? Ou bien quelque diaphane profil de jeune fille, avec coiffe à rubans et mentonnière ? Non ? C'est donc que vous n'avez pas encore bien appris à voir Moscou pour de bon.

Les villes anciennes, c'est très différent des villes récentes âgées de quelque cent ou deux cents ans tout au plus. Dans une grande et antique cité naissent, aiment, haïssent, souffrent et se réjouissent, et puis meurent tant et tant de gens, que tout cet océan d'énergie nerveuse et spirituelle ne peut d'un coup disparaître sans laisser de traces.

Pour paraphraser Brodsky dissertant sur l'Antiquité, on peut dire que nos ancêtres existent pour nous, alors que nous n'existons pas pour eux, car si nous possédons quelques informations sur eux, ils ne savent strictement rien de nous. Ils ne dépendent pas de nous. Et la ville dans laquelle ils vivaient n'avait également absolument rien à faire de nous, hommes modernes. C'est pourquoi plus une ville est ancienne, moins elle prête d'attention à ses habitants du présent, justement parce qu'ils sont une minorité. Il nous est difficile, à nous, vivants, d'étonner pareille ville : elle en a vu d'autres, tout aussi audacieux, entreprenants, talentueux, et peut-être les morts avaient-ils même de plus grandes qualités.

New York existe au même rythme que les New-Yorkais d'aujourd'hui, elle leur est contemporaine, fait équipe avec eux en toute complicité. Rome en revanche, ou bien Paris, regarde avec une indifférente condescendance ceux qui collent sur ses vieux murs des affiches pour le Nescafé et la lessive Ariel. La Ville ancienne le sait : la vague du temps déferlera qui lavera les rues de tout ce tape-à-l'œil. Au lieu de ces petits hommes vifs et alertes vêtus de jeans et de tee-shirts bariolés, déambuleront d'autres gens, habillés différemment, mais ceux d'aujourd'hui n'auront alors pas disparu pour autant, ils auront juste déménagé dans d'autres quartiers, souterrains ceux-là. Ils y reposeront quelques décennies avant de se fondre à la terre et de devenir à jamais l'entière propriété de la Ville.

Les cimetières des mégapoles ne vivent guère longtemps d'habitude : pile le temps qu'il faut pour remplir de tombes le territoire qui leur est alloué, plus la cinquantaine d'années nécessaires pour que s'éteignent ceux qui venaient là entretenir les sépultures. En l'espace d'un siècle et demi au plus, par-dessus les ossements s'accumule une couche de terre,

sur laquelle s'étendent bientôt des places ou bien s'élèvent des maisons, tandis qu'à la périphérie de la Ville agrandie apparaissent de nouvelles nécropoles.

Les morts sont nos voisins et nos colocataires. Nous marchons sur leurs os, nous utilisons les maisons construites pour eux, nous nous promenons à l'ombre des arbres qu'ils ont plantés. Nos morts et nous vivons en bonne intelligence.

Il y a quelques années, j'ai découvert sous Paris tout un royaume de squelettes : les Catacombes, où reposent des millions et des millions d'ancêtres de Parisiens, dont les restes furent transférés là, évacués de plusieurs cimetières municipaux. N'importe qui peut se rendre en métro jusqu'à la station Denfert-Rochereau, descendre dans les souterrains et y contempler des alignements sans fin de crânes, imaginer le sien quelque part dans un coin de la dix-septième rangée, à la cent soixante-huitième place à partir de la gauche et, qui sait, corriger quelque peu l'idée qu'il se fait de l'importance de sa personne.

Mais il est bien rare d'avoir ainsi le pouvoir de jeter un coup d'œil dans les entrailles de la terre, où sont installés ceux qui ont vécu avant nous. Les Parisiens, on peut le dire, ont de la chance. Le plus souvent ce sont de vieux cimetières miraculeusement préservés qui deviennent pour nous lieux de rencontre avec nos prédécesseurs, îlots d'une époque condensée et stagnante, où l'on n'enterre plus personne depuis longtemps. Cette dernière condition est obligatoire, car la terre retournée et le chagrin encore frais n'ont pas odeur d'éternité mais de mort. Cette odeur-là est trop brutale, elle nous empêcherait de percevoir le fragile parfum d'un autre temps.

Si vous voulez comprendre et sentir Moscou, allez vous promener au Vieux cimetière Donskoï. À Paris, passez donc une demi-journée au Père-Lachaise. À Londres, faites un saut au cimetière de Highgate. Même à New York, il est un territoire où le temps s'est arrêté : celui de Green-Wood à Brooklyn.

Si la journée, le temps qu'il fait et votre état d'esprit se révèlent en harmonie avec ce qui vous entoure, vous vous

## ÉCLAIRCISSEMENTS

sentirez comme une partie de ce qui fut autrefois et de ce qui sera plus tard. Et peut-être entendrez-vous une voix vous murmurer : « La naissance et la mort, ce ne sont pas des murs mais des portes. »



LE VIEUX CIMETIÈRE  
DONSKOÏ  
(MOSCOU)



LE PASSÉ EST LE PASSÉ,  
ou LA MORT OUBLIÉE



Les cimetières moscovites en activité me soulèvent le cœur. Ils ressemblent à des morceaux sanguinolents de chair qu'on aurait arrachés à un vivant. Des autocars s'y arrêtent, le flanc rayé de noir, on y parle trop bas et on y pleure trop fort,

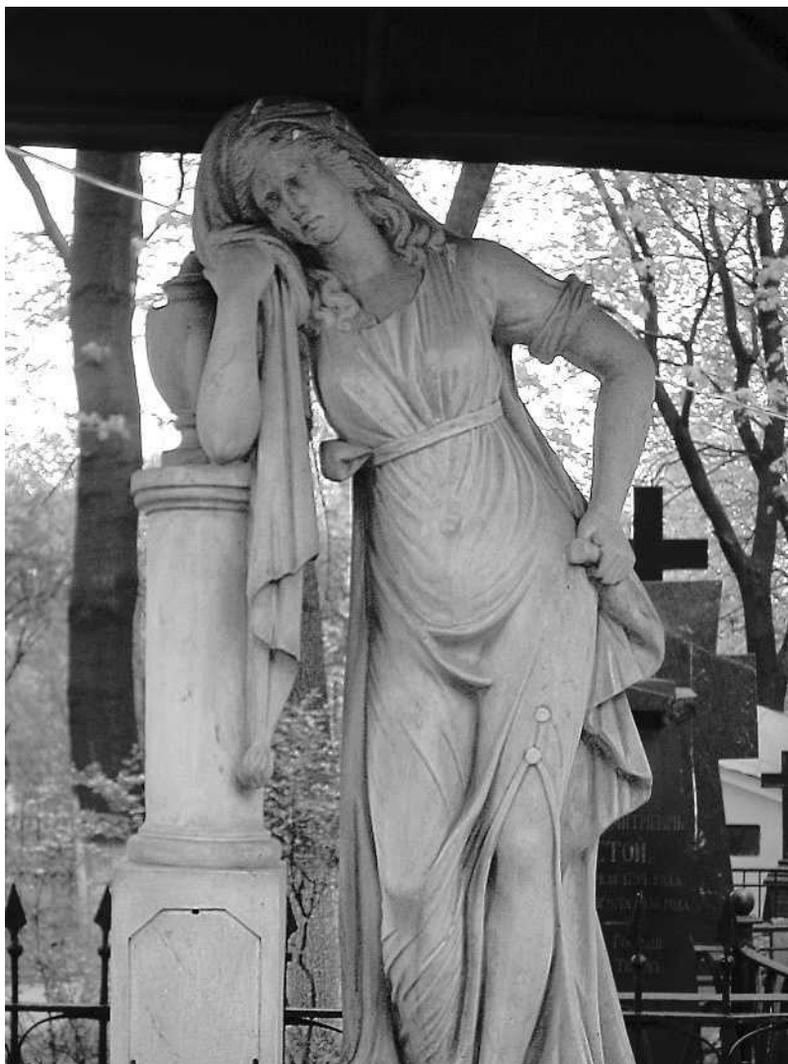
et dans l'enceinte du crématorium, tous les quarts d'heure un choral retentit, avant qu'une fonctionnaire en robe de deuil déclare d'une voix posée : « Approchons un par un, et faisons nos adieux. »

Si par désœuvrement ou par simple curiosité vous vous êtes aventuré jusqu'au cimetière Nikolo-Arkhangelski, ou bien Vostriakovski ou encore Khovanski, repartez aussitôt sans vous retourner, sous peine d'être effaré par ces immenses terrains vagues s'étendant jusqu'à l'horizon, plantés de pierres grises et noires, suffoqué par la singulière épaisseur de l'air, rendu sourd par le silence qui vous tinte aux oreilles, et pris enfin du désir de vivre éternellement, de vivre à tout prix, avec le seul souhait de ne pas reposer, petit tas de cendres, dans un columbarium aux allures de HLM, ni de vous décomposer en protéines, graisses et sucres sous un parterre de soixante-dix sur cent quatre-vingt.

Les nouveaux cimetières ne vous expliqueront rien de la vie et de la mort, ils ne sauront que vous désorienter, vous effrayer et vous embrouiller. Assez parlé d'eux, qu'ils continuent de se goinfrer en remuant leurs mâchoires de granit et de béton de l'autre côté de l'autoroute périphérique, et rendons-nous plutôt, vous et moi, dans la ville de terre, au Vieux cimetière Donskoï, car à mon avis, dans notre belle et mystérieuse cité, il n'est pas d'endroit qui présente plus de beauté ni de mystère.

Le Vieux Donskoï ne ressemble en rien aux géants modernes de l'industrie funéraire. Là-bas de l'asphalte, ici des sentiers tapissés de feuilles ; là-bas de l'herbe poussiéreuse, ici des sorbiers et des saules ; là-bas une plaque de béton portant l'inscription : « Natotchka, notre chère fille, pour qui nous as-tu quittés ? », ici un ange de marbre tenant un livre ouvert, où l'on peut lire : « Heureux les affligés, car ils seront consolés ».

Seulement n'allez pas vous égarer dans le Nouveau cimetière Donskoï, situé à côté, derrière un mur rouge crénelé. Les bulbes de son église vous attirent, mais c'est un loup déguisé en brebis, qui sous son masque dissimule le Crématorium n° 1. Au portail cependant, vous serez accueilli par la statue de pierre de Sergueï Andreïevitch Mouromtsev, président de la première Douma d'État. Mais ne vous fiez pas à cet heu-



*Heureux les affligés*

reux prince qui, comme l'abeille, s'est nourri toute sa vie (1850-1910) du miel de la brève période d'eupéanisme russe, et s'est paisiblement éteint avant l'arrivée des désagréments, fermement convaincu, sans doute, de la victoire du parlementarisme et de la lente prolifération de sympathiques voisins – avoués et privat-docents. Tout autour, hélas, ce ne

sont que lauréats du prix Staline, officiers de haut rang, aéronautes et bâtisseurs émérites de l'URSS. Le temps passera, et leurs pierres tombales ornées de satellites, de tire-lignes et d'étoiles paraîtront à leur tour chargées d'exotisme historique. Pas pour ma génération cependant.

Poussons plus loin, vous et moi, et franchissons un autre portail surmonté d'un haut clocher. La Moscou que j'aime est inhumée là. Inhumée, et non point morte.

La première fois que j'ai senti qu'elle était bien vivante, j'étais fort jeune encore et travaillais dans une paisible administration située non loin du monastère Donskoï. J'allais souvent avec des collègues retrouver les antiques sépultures et boire de l'Agdam, cet ersatz de porto dont le taux d'alcool rachetait la médiocrité. Nous avions coutume de nous asseoir sur un banc de bois, face à un bas-relief poussiéreux représentant saint Serge de Radonège, Peresvet et Oslibia<sup>1</sup> (il s'y trouve toujours, faute d'avoir regagné sa place sur les murs de l'église du Saint-Sauveur entièrement reconstruite), faisons passer le poison importé d'Azerbaïdjan en croquant les délicieuses pommes du monastère, et la conversation, sans qu'on sût pourquoi, déviait constamment du dernier album des Sparks (ou bien qu'écoutions-nous alors là-bas ?) à la Saltychikha, et des jeans Super Rifle à Tchaadaïev<sup>2</sup>.

Piotr Iakovlevitch reposait tout près du fameux banc. La tombe de celui qui à Rome eût été Brutus et à Athènes Périclès, n'informait ses descendants que d'un seul et unique fait : « Il termina sa vie le 14 avril 1856 » – ce qui donnait à réfléchir.

Quant à la Saltychikha, le temps n'avait rien laissé subsister sur la dalle qui couvrait sa sépulture, pas un mot, pas même une lettre. Elle avait réellement existé, cette Daria Nikolaïevna Saltykova, aristocrate moscovite reconnue coupable d'avoir torturé et tué une centaine de ses serfs – voilà tout ce que

1. Serge de Radonège, Peresvet et Oslibia : Alexandre Peresvet et Rodion Oslibia, moines-guerriers légendaires, furent bénis par saint Serge de Radonège avant la bataille de Koulikovo (1380) qui marqua la fin de la domination mongole. (N.d.T.)

2. Piotr Iakovlevitch Tchaadaïev (1794-1856) : philosophe russe, auteur notamment de *Lettres philosophiques* qui lui valurent d'être déclaré fou et assigné à résidence par les autorités. (N.d.T.)



disait son tombeau. Mais les monstres échappent à la définition, la structure de leur âme est obscure et énigmatique, et le monument le moins incongru qu'on puisse leur élever, c'est bien une image du silence, sous la forme d'un obélisque nu et gris, dont la silhouette évoque un pieu de tremble enfoncé dans le sol.

À cinq pas du lieu où repose la contemporaine russe du marquis de Sade, un curieux arbre de pierre pousse hors



*Monument au lieutenant Baskakov*

de terre, dont l'aspect est celui d'une croix branchue : symbole maçonnique à la mémoire du lieutenant Baskakov, mort en 1794. Aucune information complémentaire, hélas.

Les inscriptions et les vers maladroits qu'on relève sur les tombes constituent une lecture passionnante et nullement monotone. Ce n'est là rien d'autre qu'une tentative de maté-



*Voilà pour vous, docteur Snegirev !*

rialiser et de perpétuer l'émotion, tentative assez réussie, qui plus est : les affligés ne sont plus depuis longtemps, mais leur affliction demeure intacte :

*« Ci-gît le jeune Nikolai, dont la foi fut profonde,  
Par Dieu convié au paradis, loin des peines du monde »*

(Au citoyen Nikolai Gratchev mort en son adolescence, ses parents inconsolables.)

Ou bien, parfaitement bancal, mais encore plus poignant :

*« Dors en paix, douce cendre, dans le sein de la terre,  
Et âme envole-toi dans l'azur du ciel,  
Quant à moi je demeure ici pour te pleurer »*

(Impossible de lire aujourd'hui qui s'adresse à qui.)

Cependant mon épitaphe préférée, celle qui orne la tombe de la princesse Chakhovskaïa, n'est point touchante mais vengeresse : « Décédée à la suite d'une opération effectuée par le docteur Sneguirev ».

Où êtes-vous, docteur Sneguirev ? Votre modeste sépulture a-t-elle subsisté ? Oh ! c'est peu probable. Mais ici, au Vieux cimetière Donskoï, on se souvient encore de vous, même si c'est en termes peu flatteurs.

Il y a vingt ans, je venais ici presque chaque jour, et bien peu de monde s'aventurait dans ce cimetière à moitié oublié, envahi par les herbes. Seuls les gourmets spécialistes de Moscou amenaient là des hôtes de la capitale pour les régaler de la principale curiosité des lieux : un Christ de bronze noir, se dressant de toute sa taille dans une niche du mur ceignant le monastère. Déjà à l'époque, il y avait toujours des fleurs fraîches aux pieds du Sauveur, mais ce monument en tout point remarquable du modern style russe me laissait parfaitement froid – trop élégant, trop convenu.

Je l'avoue : je n'aime guère les curiosités touristiques. À l'évidence parce qu'elles sont trop polies par les regards, on en sait déjà tout, elles ne renferment aucun mystère. Dans les registres de la nécropole, on peut relever un certain nombre de noms connus : ceux de l'historien Klioutchevski, du poète Maïkov, de l'architecte Bové, du cosaque Ilovaïski, mais l'absolue majorité des défunts inhumés en ces lieux ne se sont jamais en rien rendus célèbres. Les glorieux et les illustres, on les enterrait en ce temps-là à Saint-Pétersbourg, or ici c'était Moscou, la province. La splendeur de certains tombeaux ne doit pas vous abuser : elle n'est que le témoignage de la fortune du disparu, non du succès de sa carrière. Dieu sait combien



*Principale curiosité*

de vies ratées et d'ambitions déçues sont enterrées au Vieux cimetière Donskoï. À la vue de toutes ces armoiries écaillées, de tous ces titres à demi effacés, on se ressouvient du roi du Danemark Éric le Mémorable dont ne reste que le ronflant surnom, sans que l'Histoire, bizarrement, ait retenu la raison pour laquelle ses contemporains le jugeaient si inoubliable.

Les élus de mon cœur n'intéressent personne que moi. Leurs noms n'ont jamais retenti de leur vivant, et quand ils sont morts, il n'est rien resté d'eux en ce monde que la pierre de leur tombe. La demoiselle Ekaterina Bezsonova décédée en 1823, à l'âge de soixante-douze ans, « huit heures après minuit », et le conseiller d'État Gavriil Stepanovitch Karnovitch, ayant toujours vécu en vrai chrétien d'excellente vertu, m'enchantent par le mystère de leur vie enfuie. Ce sentiment est exprimé de manière on ne peut plus laconique dans le haïku d'Igor Bourdonov, intitulé « Un fait peu connu » :

*Tous, ils sont morts –  
Les gens qui vivaient dans l'empire de Russie  
En août 1864.*

Ils sont tous morts en effet, ceux qui observaient le jeûne, rendaient des visites, lisaient *Le Bulletin du gouvernement de Moscou* et conspuaient le perfide Disraeli. Mais au Vieux cimetière Donskoï, je suis pris du sentiment aigu, et par conséquent infaillible, qu'ils sont là, quelque part tout près, que je pourrais les toucher de la main, si seulement je savais comment retenir le temps qui s'échappe, agripper son mystère par un bout.

Il est à portée de main, encore un peu, dirait-on, juste un effort, et on va l'atteindre, le saisir. Mais de la coupe aux lèvres...

Alors j'écris des romans qui parlent du XIX<sup>e</sup> siècle, en m'efforçant d'y placer l'essentiel : la sensation de mystère et de *fuite du temps*. Je peuple ma Russie imaginaire de personnages dont les noms et les prénoms sont souvent empruntés aux pierres tombales du cimetière Donskoï. Ce faisant, j'ignore moi-même ce que je cherche à obtenir : à tirer de leurs tombes ceux qui ne sont plus, ou à me glisser moi-même dans leurs vies.

D'ABORD LES LÈVRES,  
PUIS LES DENTS



Il y a deux ou trois ans, un homme, à Moscou, a disparu. Sans laisser de traces. Une affaire insignifiante : chez nous, dans la capitale, si l'on en croit les statistiques, disparaissent chaque année près de trois mille citoyens des deux sexes, mais il ne s'agissait pas d'un SDF, ni d'une vieille femme atteinte de démence sénile, mais d'un capitaine de la milice, étudiant à la faculté de criminologie de l'Académie judiciaire du

ministère de l'Intérieur. Son formulaire d'inscription fournit les données suivantes : Nikolaï Vileninovitchev Tchoukhtchev, citoyen russe, né en 1970, décoré « pour s'être distingué dans la protection de l'ordre public ».

Le jour où Tchoukhtchev ne rentra pas dormir à la résidence universitaire, ce qui ne lui était jamais arrivé jusqu'alors, et que le lendemain il sécha les cours sans raison valable, on fut pris d'inquiétude à l'Académie. Il s'agissait malgré tout d'un officier de la milice. Ça n'était pas rien. On s'apprêtait à lancer un avis de recherche, quand le directeur de l'institution reçut une discrète recommandation de Là-où-il-faut, conseillant de ne pas rechercher Tchoukhtchev, de ne pas faire de vagues, et de ne pas non plus échafauder d'hypothèses. Car c'était là un secret d'État.

Dès lors qu'il était question de secret d'État, le problème était réglé : le capitaine fut rayé des listes, sa place à la résidence attribuée à un autre officier, ses affaires personnelles rangées dans une valise et remises dans un débarras, car Tchoukhtchev n'avait pas de parents proches.

Bref, un homme avait vécu, qui s'était, comme on dit, évaporé, littéralement volatilisé. Seulement l'homme en question était particulier.

Certes, tous les gens sont particuliers, c'est bien évident. Du dehors, ça ne se voit peut-être pas toujours, mais c'est vrai à cent pour cent. Chacun, au fond de son être, sait bien qu'il n'est pas du tout comme les autres. Nikolaï en était conscient lui aussi, mais à la différence de la majorité de ses concitoyens, il avait pour cela des raisons objectives. Peut-être pas si objectives que ça, peut-être n'était-ce qu'un simple hasard, néanmoins lui-même n'avait aucun doute sur sa *particularité*, et à la sous-lieutenante Lissitchkina qui, les derniers temps, lui plaisait beaucoup, il avait dit : « Je crois en mon Étoile. »

La *particularité* de Tchoukhtchev était d'être un Homme-qui-trouve-les-trésors. Certes, jusqu'alors il n'en avait découvert qu'un seul, mais à un âge où naissent les vocations : quatorze ans.

Dans la petite ville où Nikolaï avait grandi, se trouvait une galerie de mine désaffectée. Durant la guerre, les Allemands y avaient installé un entrepôt, puis, quand ils

s'étaient retirés, ils avaient tout laissé en plan après avoir truffé l'endroit d'explosifs. Les nôtres avaient eu ensuite la flemme de s'en occuper. Au reste ça n'en valait guère la peine : on avait posé une porte métallique, pour empêcher les gamins de s'y faufiler, porte agrémentée d'un écriteau avec une tête de mort et l'inscription : « Entrée interdite aux personnes non autorisées », après quoi l'oubli avait fait son œuvre. Pendant quarante ans, la porte avait été abandonnée à la rouille, et puis un beau matin, comme il revenait de la rivière, Nikolaï remarqua en passant que le cadenas était tombé tout seul de l'anneau, et que la porte semblait entrebâillée.

Le garçon était curieux et ne manquait pas d'audace. Il se risqua à l'intérieur. Peut-être pensait-il y dégoter un casque allemand ou bien, avec un peu de chance, un chargeur de Schmeisser. Quant aux engins explosifs laissés par l'envahisseur, s'il les extrayait avec beaucoup de précaution et qu'il les démontât fort soigneusement, ils pourraient se révéler très utiles pour la pêche.

En toute logique, Nikolaï aurait dû sauter sur une mine dans cette fichue galerie, mais c'est là que se manifesta son Étoile. C'est elle qui lui évita de heurter du pied un allumeur de SMi-35 bondissante, ou de marcher sur un détonateur de Stockmine, et lui permit au lieu de cela de découvrir dans une caisse à munitions un petit coffret d'environ trente centimètres sur quarante, rempli de bijoux en or. Sans doute quelque SS Polizei l'avait-il caché là dans l'attente de jours meilleurs, mais le salopard n'avait pas eu l'occasion de revenir chercher son trésor.

Nikolaï Tchoukhtchev eût-il été assagi par les ans et l'expérience de la vie, il n'eût parlé à personne de sa trouvaille, et tenté d'écouler son or discrètement, pièce par pièce, mais comment demander ça à un gamin ? Il lui fallut se vanter, et claironner la nouvelle dans tout le village.

Bref, le coffret fut confisqué par la milice, un article parut dans le journal, consacré au héros du jour auquel fut remis un diplôme d'honneur ainsi qu'une récompense, comme prévu par la loi, soit un quart de la valeur légale des objets découverts, au prix de l'or en vrac, autrement dit 784 roubles. Nikolaï s'offrit une motocyclette Verkhovina et un moulinet

de fabrication tchécoslovaque, et donna le reste de l'argent à sa mère.

Tel fut l'unique événement qui marqua l'adolescence de Tchoukhtchev.

C'est à la même époque que se forma son choix quant à la carrière qu'il embrasserait plus tard. Nikolaï décida alors qu'il deviendrait collaborateur des services de protection de l'ordre public. Premièrement, il était bon qu'il continuât à s'en remettre à la loi. Deuxièmement, un milicien pouvait aller là où les personnes non autorisées n'avaient pas le droit d'entrer ; or les trésors, comme on sait, abondent dans les lieux où les visiteurs sont triés sur le volet. Et puis, troisièmement, il n'allait tout de même pas bosser à la mine.

Les années suivantes, Tchoukhtchev mena une existence en apparence bien ordinaire : il fit son service militaire, entra à l'école de la milice, se maria et divorça, besogna un moment au bureau des passeports, avant de réussir enfin à s'inscrire à l'Académie de Moscou, cependant tout cela demeurerait secondaire dans sa vie, l'essentiel était ailleurs. L'essentiel était que Nikolaï restait à l'affût. Il ne fallait pas qu'il rate le moment où l'Étoile le conduirait au Vrai Trésor. Et Tchoukhtchev était convaincu qu'il ne le raterait pas.

Les cours de l'Académie plaisaient beaucoup au capitaine. Non seulement parce qu'ils lui ouvraient la voie à une promotion et même, qui sait, à un poste permanent dans la capitale ou dans sa proche banlieue, mais aussi parce que l'Académie était située sur le territoire d'un ancien monastère, dans un des plus vieux quartiers de Moscou. À en croire un passionnant petit livre intitulé *Les Trésors souterrains de la Ville de pierre blanche*, la terre était là littéralement percée comme un gruyère de passages secrets et de caches où les Moscovites avaient coutume de dissimuler leurs biens pour les soustraire à la convoitise, successivement, des Tatares, des Polonais, des Français et des collègues prédécesseurs du capitaine Tchoukhtchev. Ce même monastère de la Décollation-de-Saint-Jean-Baptiste en était un exemple. Avant 1918, des moniales y avaient leurs quartiers. Pour le salut de leur âme, dames de la noblesse et femmes de marchands leur offraient des *oklad*<sup>1</sup> en or pour habiller

1. *Oklad* : Revêtement d'une icône en métal précieux. (N.d.T.)

les icônes, des chandeliers d'argent de plusieurs dizaines de livres, et d'autres objets précieux en usage dans les couvents. Quand le pouvoir soviétique eut l'idée de céder l'ensemble immobilier, fort opportunément enceint d'un mur de pierre, à l'administration de la Guépéou, le monastère fut fermé. On vint alors collecter les métaux précieux : pas la moindre trace, tous les murs étaient nus. Les nonnes avaient planqué quelque part tout ce qu'elles possédaient.

On se demandait bien où. Elles n'avaient tout de même pas trimbalé leur or et leur argent à travers les rues de la capitale révolutionnaire ?

Le trésor était là, tout près, le cher petit : le capitaine le sentait quand il examinait l'ancien bâtiment des dortoirs, converti d'abord en prison, puis à présent en réserve de matériel didactique. Ou bien ici, pensait-il en considérant cette fois l'église délabrée, élevée sur de solides fondations qui, avec le temps, s'étaient néanmoins profondément enfoncées dans le sol.

Au fond, on ne saurait dire que les choses se produisirent totalement par hasard. Qui sait où regarder finit toujours par voir ce qu'il veut voir.

Pour résumer, le 8 décembre, à une heure et demie de l'après-midi, durant la pause entre deux cours, Nikolaï se promenait au voisinage de l'église. Tout en mâchonnant un sandwich au saucisson, et sirotant un jus de fruits contenu dans une brique en carton, il regardait autour de lui sans rien remarquer d'inhabituel.

Or, tout à coup il aperçoit deux ouvriers occupés à creuser une tranchée au ras du mur, pour faire passer un câble. Il s'approche, observe un instant la scène. Il comprend : ces deux-là se dépêchent de profiter du redoux, avant que la terre ne redevienne dure comme fer. Il faut dire qu'en ce mois de décembre le redoux était tout bonnement inouï : la neige avait entièrement fondu, dans certains quartiers de la ville le thermomètre montait durant la journée jusqu'à 10 °C.

Le capitaine regardait les lames des pelles entamer la terre couleur de rouille, et son cœur battait plus vite qu'à l'accoutumée. Il voyait déjà surgir des mottes de glaise le couvercle noir d'un coffre ou le flanc brunâtre d'une poterie. Presque rien, juste une infime parcelle. Là, avant que les ouvriers eussent

rien remarqué, Nikolai crierait : « Allez donc, décampez-moi de là, on n'a pas le droit de creuser ici, c'est une zone réservée. » Pendant qu'ils iraient aviser leur chef d'équipe ou quelque autre responsable, vite, il sauterait dans la tranchée et...

Tchoukhtchev n'eut pas l'occasion de rêvasser davantage, car à cet instant une des deux pelles fit entendre un horrible grincement, comme si elle venait de heurter un mur de fondation de l'église ; cependant le son, aux oreilles du capitaine, évoquait plus le métal que la pierre.

Et de fait : un coin de métal rouillé saillait hors de terre, sur lequel se détachait nettement un rivet. Ou bien une plaque de fer était apposée au soubassement de pierre de l'église, ou bien – du calme ! – c'était là le sommet d'une porte ensevelie.

Nikolai se mit à transpirer. Mais les ouvriers, eux, continuaient à jouer de la pelle, ils ne s'étaient même pas retournés.

Le capitaine Tchoukhtchev fit alors la preuve des qualités de volonté soulignées dans ses états de service : il attendit que les terrassiers partissent déjeuner, bien qu'il fût lui-même littéralement dévoré d'impatience.

Enfin, il sauta dans le trou. Gratta au moyen d'un bout de planche. C'était bien ça : une porte. Masquée jusqu'à son linteau par toutes sortes de débris : gravats, éclats de bois vermoulu, morceaux de plâtre. On eût dit que la porte avait été dissimulée à dessein.

Nikolai ramassa une pelle, et vite, vite débaya l'accès sur environ cinquante centimètres de profondeur. Puis il s'arma d'une barre de fer, la glissa dans un interstice et pesa dessus de tout son poids. Par l'ouverture s'échappa un remugle douceâtre. C'était là exactement l'odeur que devait avoir le Lieu-où-est-caché-un-trésor.

Le capitaine réensevelit le tout, et rajouta encore de la terre par-dessus pour faire bonne mesure. Il lui fallait à présent attendre la nuit, que la cour fût déserte.

Tchoukhtchev courut à la résidence avant que l'entrée en fût fermée. Il se changea pour vêtir un vieil uniforme qu'il n'utilisait plus que pour les exercices pratiques, comme l'entraînement aux rafles dans les squats de SDF, enfila ses bottes en similicuir, et fourra dans un sac une pelle de sapeur et

une lampe torche d'excellente qualité, que ses camarades lui avaient offerte à l'occasion de ses trente ans, idéale pour la pêche nocturne.

Il traîna jusqu'au soir dans le bâtiment d'enseignement, puis se dirigea vers la sortie, comme les autres en apparence, sauf qu'il bifurqua en chemin et, longeant le mur d'enceinte, gagna la cour de service.

Il se morfondit jusqu'à onze heures, réfugié dans la cabine d'un ZIL réformé, garé à l'écart, et lorsque enfin tout fut silencieux sur le terrain, il passa à l'action.

Au cours des heures d'attente qui avaient précédé, le capitaine avait accumulé tant d'énergie qu'il lui fallut à peine un quart d'heure pour creuser une fosse d'un mètre et demi de profondeur. L'antique porte de métal se trouva bientôt dégagée entièrement. Bien qu'elle fût rongée par la rouille, elle se révéla encore solide – rien à voir avec celle de la galerie de mine, exemple de la médiocre production d'après-guerre. Cependant Tchoukhtchev n'eut besoin que de cinq secondes pour en venir à bout : il tira si violemment sur le vantail que celui-ci manqua sauter hors de ses gonds.

Courbant le dos, il s'avança dans l'obscurité, referma la porte derrière lui, et alors seulement alluma sa lampe.

Des marches apparurent sous ses pieds. Il descendit, et pas qu'un peu : de sept ou huit mètres au moins. Il avait déjà visité une fois le soubassement (ou plus exactement le *podklet*, en termes d'architecture) de l'église, mais il n'y avait rien découvert d'intéressant, juste des étagères poussiéreuses chargées d'archives administratives. Cependant le souterrain dans lequel il venait de s'introduire se trouvait manifestement plus bas.

Le faisceau de la lampe fouilla les lambeaux de toiles d'araignée tapissant la voûte du plafond, parcourut les murs d'un blanc sale, puis le sol jonché de brique pilée.

Le silence était tel que le capitaine percevait nettement les battements de son propre cœur.

« Du calme, Nikolaï, se dit-il, ne t'emballe pas. Si l'on a dissimulé l'entrée, c'est qu'il y avait quelque chose à cacher. Nous allons chercher. En suivant la procédure réglementaire de perquisition des lieux clos : à partir d'un angle, dans le sens des aiguilles d'une montre, mètre par mètre. »

La paroi par laquelle il décida de commencer son inspection le laissa un instant perplexe : elle était constellée de menus cratères d'aspect très familier. En y regardant mieux, Nikolaï comprit de quoi il s'agissait : c'étaient des impacts de balles, de revolver ou de pistolet. Il fut d'abord surpris, mais quand il découvrit par terre, au milieu des moutons formés par la poussière, un véritable gisement d'étuis de cartouche oxydés, l'énigme se trouva résolue.

Bon Dieu, cette cave servait aux exécutions ! Si le monastère abritait une prison de la Tchéka, les « mains-propres-cœurs-ardents » devaient bien sûr avoir flingué ici bon nombre d'ennemis de la Révolution. En ce temps-là, on ne faisait guère de cérémonies, on ne s'embarrassait pas de libérations conditionnelles. On comprenait maintenant pourquoi la cave avait été obstruée et la porte ensevelie.

Le capitaine Tchoukhtchev se sentit affreusement déçu.

Ainsi que terriblement mal à l'aise, bien entendu. Sans être d'un naturel nerveux ou impressionnable, il était sensible à sa manière. Pas sentimental, mais doué d'une intuition très développée. Quand vous avez passé tant d'années à épier autour de vous des signes secrets que vous seul pouvez percevoir, toute cette mystique vous laisse des traces.

Ainsi Nikolaï entendit-il soudain comme des cris, des gémissements, l'écho de coups de feu, et même une sorte de concert de jurons. Déjà il voulait déguerpir au plus vite de ce souterrain maudit, mais son Étoile l'en empêcha. « Jette un coup d'œil, Nikolaï, lui souffla-t-elle à l'oreille, là-bas, tiens, dans ce coin éloigné. »

Il chassa de son esprit les bruits inexistantes et s'avança dans la direction indiquée.

Là-bas, dans l'angle en question, l'atmosphère était encore plus pesante. Le capitaine eût été bien en peine d'expliquer d'où lui venait cette impression, mais il sentit des frissons lui parcourir la peau.

Bon, le mur – Nikolaï l'éclaira de sa lampe, cherchant à comprendre de quoi il retournait. Bon, la moisissure. Les crottes de souris. Ou plutôt de rat, car elles étaient d'une sacrée belle taille.

Un « bom-bom-bom » s'éleva dans le lointain, c'était l'horloge du clocher, au monastère, qui commençait à sonner minuit.

Tchoukhtchev passa un doigt sous sa moustache, puis sur ses dents de devant – il avait cette habitude lorsqu’il s’absorbait dans une profonde réflexion.

– D’abord les lèvres, puis les dents, fit soudain une voix sortant du mur – un simple chuchotement, certes, mais bien distinct.

Suivit une sorte de grommellement, presque inaudible.

– Quoi ! s’exclama le capitaine, vacillant d’un pas en arrière.

Il n’y avait rien devant lui, absolument rien !

Juste un mur.

Tout à coup, filtrant on ne sait d’où (des fentes de la maçonnerie, peut-être ?), un brouillard envahit le souterrain, non pas un brouillard, une fumée, non pas même une fumée, mais un possible trouble qui, sous le coup de l’étonnement, embua les yeux du milicien... enfin toujours est-il que la visibilité devint quasi nulle. L’air se mit à vaciller, des poussières blanches à tournoyer dans le faisceau de la lampe, et puis la brume se dissipa et Nikolaï découvrit, juste devant lui, un trou dans le mur, qui un instant avant n’y était pas.

– Purée ! s’exclama-t-il, car par principe il refusait d’utiliser des gros mots, sur quoi il laissa tomber sa lampe sur le sol dallé.

Celle-ci ne se brisa pas, mais roula à l’écart, éclairant dans une autre direction, de sorte que Nikolaï ne distingua pas qui se tenait là, dans l’ouverture.

Or quelqu’un s’y trouvait, à l’évidence.

Une odeur aigre et nauséabonde frappa les narines du capitaine, un grand froid l’envahit, comme émanant d’un congélateur ouvert, en même temps qu’un chuchotement (de femme eût-on dit) lui susurrant aux oreilles :

– Qui qu’est là ? Eh ! Qui qu’est là ?

– Capitaine Tchoukhtchev, répondit Nikolaï d’un ton sévère, tout en cherchant fiévreusement comment expliquer sa présence dans le souterrain en des termes officiels.

Cela dit, ce n’était pas un problème bien grand. Un représentant de l’autorité avait le droit d’entrer où il voulait dès lors qu’il soupçonnait quelque désordre. Or là, sans conteste, le désordre était patent, même s’il était difficile d’en définir exactement la nature.

– Capitaine Tchoukhtchev ? soupirèrent les ténèbres. Capitaine Tchoukhtchev ? ! Nikolouchka, cher ange ! Tu es venu, mon Apollon ! Et moi qui ne t’espérais plus !

C'était une vieille femme qui parlait, il le distinguait à présent clairement. D'une part, la voix était éraillée, d'autre part elle marmottait : au lieu de « capitaine Tchoukhtchev », cela donnait « capitaine Tioukhtchev » ou bien même « Tioutchev ».

Un souffle glacé picota les joues de Nikolaï, la puanteur s'accroissait – la vieille semblait avoir décidé de s'approcher encore de lui.

– Halte-là ! lança-t-il à tout hasard avec rudesse, se penchant pour ramasser la lampe. Contrôle d'identité. Vos papiers !

De sérieuses questions se posaient. *Primo*, qui était cette personne ? *Secundo*, comment avait-elle atterri dans cette cave dont l'entrée était condamnée ? Y avait-il donc un autre accès quelque part ? *Tertio*, où était passé le morceau de mur manquant ? *Quarto*, comment la vieille connaissait-elle son prénom ? Personne n'avait jamais appelé Tchoukhtchev « Nikolouchka », même dans son enfance. On lui donnait plutôt du « Kolka ». Pour sa mère il était « Koliountchik », et pour sa grand-mère « Kolia-mon-petit-chat ».

– Tu ne reconnais pas ta Dariouchka ? sanglota une voix tremblante. Oh, je t'ai attendu, mon chéri, oh, je t'ai attendu, cruel ! De combien de péchés j'ai chargé mon âme ! Quand on n'a point sa raison, le péché ne vous est pas compté, or ma raison, tu l'as emportée avec toi. Quand tu m'as abandonnée, quand tu m'as échangée contre une jeune fille aux cheveux jaunes ! Je les aurais bien toutes déchiquetées, ces larves à poil filasse, plongées dans l'eau bouillante, brûlées au fer à repasser ! Mais comment exterminer pareille multitude ?

Et il y avait tant de haine dans ce chuchotement étranglé, que Tchoukhtchev, malgré lui, desserra les doigts, laissant de nouveau échapper la lampe.

– Mais moi aussi, on m'a fait souffrir, ah ! qu'on m'a fait souffrir ! – la vieille était passée du sifflement de vipère au sanglot. Toutes ces années passées dans un cachot obscur, au pain sec et à l'eau. Et ces gueux qui me raillent à travers les barreaux, qui me montrent des pâtés sortis du four en serinant : « Saltytchikha-baltytchikha, la grande et pieuse cafarde, Vassilievna, Savichna, ci-devant aristocrate ! Nous avons, nous, des pâtés tout chauds au poisson frottés, à l'œuf, au bœuf, à l'esturgeon. Servez-vous, nous en avons grand planté à la

maison ! Dans notre boutique, satin calicot, épingles qui piquent, furoncle et poireau... » Je rugis comme une bête, je leur aboie des injures, et eux rient aux éclats. « Tu n'es point une femelle, disent-ils, tu es un gars, on a lu l'édit impérial. Ôte donc ta culotte, et montre-nous ça ! Comment a fait ton soldat pour te grimper dessus ? » Si j'ai été grosse d'un soldat, je n'en suis point fautive, ne va pas croire les mauvaises langues. Il m'a violentée alors que j'étais étendue, sans force, terrassée par la fièvre. Nikolouchka, mon amant chéri, il n'y a que toi que j'aie jamais adoré...

Tchoukhtchev ne prêtait plus qu'une oreille distraite au discours délirant de la vieille. Il devinait déjà ce qu'était cet épouvantail. On avait récemment rouvert une chapelle devant les murs du monastère. Toute une bande d'ivrognes déguenillés venait là chercher pitance et quémander une aumône. Cette vieille-là, à coup sûr, en faisait partie. Elle devait vraiment être atteinte, ravagée du ciboulot, une innocente, comme on disait autrefois. On parlait aussi de bienheureux, comme le saint Basile de la place Rouge. Le jour, la vieille devait traîner dans la rue, mais la nuit, elle trouvait refuge dans le souterrain.

D'une main absolument ferme cette fois-ci, sans plus du tout trembler, il ramassa sa lampe, la braqua sur la femme, et son hypothèse se trouva dans l'instant confirmée. Près du mur se tenait, chancelante, une vieille femme haute et décharnée, pareille à Baba Iaga, avec de gros yeux noirs et brûlants, en un mot une clocharde du plus bas étage : le haut du corps emmaillotté de loques, les jambes dans un pantalon trop large faisant des poches aux genoux, à la manière d'un vieux jogging chinois, et les pieds chaussés de vestiges de savates en paille tressée.

– Quelle lumière émane de toi, on croirait qu'elle vient de *l'autre côté* ! s'exclama l'horrible créature, en tendant vers le capitaine ses longs bras noueux. C'est *lui* qui t'envoie, n'est-ce pas ?

– Baaas les pattes ! cria Tchoukhtchev, rentrant la tête dans les épaules, saisi par l'air glacé.

Comment s'arrangeait-elle pour passer la nuit ici, pour ne pas y crever de froid !

– Qui m'a envoyé ? Et envoyé où ?

– Celui qui garde la vitre, répondit la clocharde de manière énigmatique. Lui, et personne d’autre. Éclaire-toi, Nikolouchka. Que je contemple ton doux mignon visage. Je me suis tant languie.

Sur quoi elle leva brusquement les mains au ciel, soudain tout affolée.

– Ah, quelle idiote, mais quelle idiote je fais ! Je suis là, dans un état affreux, ni coiffée, ni habillée ! Et je m’étonne que tu n’aies pas un geste, pas un mot caressant. Ne me regarde pas, mon doux miel, je reviens tout de suite, tout de suite !

Elle agita la main devant elle, et de nouveau, comme cinq minutes plus tôt, l’air se troubla, s’embruma, mais seulement pour un bref instant cette fois-ci.

– Voilà, maintenant regarde ta Dariouchka !

La fumée se dissipa, et à la place de la vieille apparut une femme encore jeune, mais fort laide : cheveux noirs, corps épais, nez en patate. Le plus extraordinaire était qu’elle n’était plus vêtue de guenilles, mais d’une longue robe élégante au décolleté des plus profonds, dans l’échancrure de laquelle palpitait une gorge géante, taille 150 K sinon L. Et il émanait d’elle non plus une odeur aigre, mais un franc parfum de fleur.

À ce moment, Nikolai, tout brave qu’il fût, lâcha sa lampe (pour la troisième fois), tourna les talons, et fonça vers l’escalier. Comme il déboulait hors du souterrain, hagard, il entendit encore résonner derrière lui :

– Arrête-toi ! Où vas-tu ? Nous ne nous reverrons plus avant cent ans à présent !

Ceci se passait par conséquent durant la nuit du 8 décembre, et même déjà du 9, car lorsque Tchoukhtchev s’extirpa de la tranchée, son premier mouvement fut de consulter sa montre, par un réflexe professionnel : qu’un incident se produise, et l’on dresse aussitôt procès-verbal. Il était minuit onze.

Après un moment passé au bord du trou, le temps de recouvrer son calme, le capitaine trouva pour explication qu’il venait d’être victime d’une hallucination, phénomène mal connu de la science. Mais il ne retourna pas pour autant dans la cave : où serait-il allé sans lumière ? Il dissimula la

porte métallique sous un tas de gravats, ayant décidé d'attendre le lendemain pour récupérer sa lampe.

Il se tourna et retourna dans son lit jusqu'au matin. Deux ou trois fois, il se prit à somnoler, mais jamais bien longtemps : il se réveillait brutalement, couvert de sueur froide, dans un cri, mais était incapable de se rappeler quel cauchemar lui était venu.

Le lendemain, il sécha le premier cours pour se rendre à la salle de lecture. Il demanda un bouquin consacré à Moscou, et y trouva un passage où il était question du monastère Saint-Jean-Baptiste, ainsi que de la vieille cathédrale.

Il apprit ainsi que l'édifice n'était pas si ancien qu'il le croyait, ayant été érigé tout juste cent trente années plus tôt. Une autre église se trouvait là auparavant, bâtie en des temps fort reculés. En 1860, celle-ci avait été rasée, et une nouvelle avait été construite sur ses antiques fondations. On avait ainsi économisé sur la première partie du gros œuvre.

Venait ensuite une longue digression empreinte de lyrisme, sur la princesse Tarakanova, sur Marfa la folle en Christ, sur la terrible criminelle, la Saltytchikha...

Arrivé à cet endroit, Nikolai se redressa brutalement. Il se rappela l'horrible créature nocturne bredouillant « Saltytchikha-baltytchikha », et autre chose encore. Il scruta fébrilement les lignes suivantes, mais le livre donnait peu de détails sur la Saltytchikha : propriétaire terrienne dont les traitements cruels infligés à ses serfs lui valurent d'être emprisonnée dans une cellule du monastère, où elle resta recluse jusqu'à sa mort.

– Il me faudrait une encyclopédie, la plus grosse possible. À la lettre S, demanda Tchoukhtchev à la bibliothécaire.

On lui remit un épais volume où il trouva sans mal le nom qu'il cherchait.

L'article contenait ceci :

« SALTYTCHIKHA – de son vrai nom Saltykova Daria Nikolaïevna [mars 1730-27.11 (9.12) 1801, selon d'autres sources, 1800]. Veuve d'un capitaine des cavaliers de la garde, riche propriétaire terrienne des gouvernements de Moscou, Vologda et Kostroma. Au cours de sept années (1756-1762) elle fit périr sous la torture 139 personnes, principalement des femmes et des fillettes à chevelure blonde. Elle